

### **Poésie du travail, poésie en travail.**

Le travail est un sujet difficile pour la littérature, et singulièrement pour la poésie. L'approche courante, qui associe la poésie aux émotions, répugne à le considérer comme un sujet poétique : que dire du travail, son caractère répétitif, quotidien, forcé, comment et pourquoi le dire ? Derrière ces questions se profilent des débats plus larges, celui de la relation du poétique et du politique, ou encore celui du statut institutionnel de la littérature populaire, qui ne se confond pas avec l'histoire du livre (une partie de la littérature du travail est constituée de chansons anonymes). Cette exclusion a pourtant quelque chose de paradoxal, puisque le travail relève de l'expérience. Et c'est peut-être parce que le début du XXI<sup>e</sup> siècle prend conscience, plus qu'à tout autre époque sans doute, de l'engagement émotionnel de l'homme dans son travail (engagement dans le même temps instrumentalisé par les pratiques du néo-management), que la poésie du travail s'y développe avec une richesse rarement égalée.

L'anthologie que propose aujourd'hui la Maison de la Poésie Rhône-Alpes était donc à la fois nécessaire et attendue. Nécessaire, parce que la poésie du travail n'a que rarement eu, surtout en France (pays qui, plus que d'autres, a exclu la littérature des travailleurs de la culture littéraire), la reconnaissance que pourrait laisser attendre sa qualité, sa variété, son ancienneté. Attendue, parce qu'il ne fait nul doute que le début du XXI<sup>e</sup> siècle, sur fond de crise du travail et des valeurs qui lui sont liées, est un moment de production particulièrement dense, qu'il était important de rendre visible.

### **Histoire, figures**

Méconnue, car rarement mise en évidence, la littérature du travail est pourtant d'une extrême richesse : elle remonte à l'Antiquité, où l'on trouve déjà toute l'ambiguïté du thème, entre le modèle de société idéale que propose Virgile avec les laboureurs dans le second chant des *Géorgiques*, et la vision de cauchemar qu'Apulée donne des esclaves du moulin dans la neuvième partie des *Métamorphoses* ou *L'Âne d'or*. Cette dualité traverse toute la littérature du travail. La diversité est non moins frappante que la pérennité : la poésie du travail peut parler des métiers, des travailleurs, des lieux, des ambiances ; elle prend des formes aussi variées que la fable, le récit d'expérience, la chanson. On peut même dire que le thème du travail innerve l'histoire de la littérature, puisque, de l'antiquité à l'âge classique, la hiérarchie des styles a été associée à des univers de métiers : aux mondes des bergers, des paysans et des guerriers

répondent les trois styles, simple, moyen et sublime, dont l'exemple est constitué par la trilogie des œuvres de Virgile : les *Bucoliques*, les *Géorgiques* et l'*Énéide*.

Une vraie rupture a lieu au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle : la révolution industrielle dévalorise les métiers et transforme le travail, en imposant la fragmentation de la production, la spécialisation du geste, la concentration des travailleurs dans des lieux conçus à cet effet. Pour la veine qui se reconnaît dans l'affirmation que formule Théophile Gautier en 1835, dans la préface à *Mademoiselle de Maupin*, que « tout ce qui est utile est laid », le travail est un thème disqualifié. Mais pour la tendance réaliste, qui émerge vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle et se voit fortifiée par l'idée que « la modernité, c'est le transitoire, le fugitif, le contingent, la moitié de l'art, dont l'autre moitié est l'éternel et l'immuable » (Charles Baudelaire, *Le Peintre de la vie moderne*, IV, [1863]), le travail devient un thème majeur, susceptible de porter aussi un discours politique – discours ambigu, qui repose sur la conviction que le travail est une valeur.

À côté de cette littérature sur le travail se construit l'histoire d'une littérature des travailleurs (qui traite de sujets variés, et finalement assez peu du travail) : souvent circonstancielle (liée à une lutte, à un drame, ou à un événement quotidien), en partie orale (les chansons de travail) ou écrite par des auteurs qui ne vivent pas de leur plume et qui n'ont pas, ou tardivement, eu accès aux circuits de diffusion de la littérature institutionnelle. Mais elle dispose de réseaux spécifiques : des feuilles de colportage à la presse régionale, des confréries aux cercles littéraires régionaux, des associations de travailleurs aux maisons d'édition militantes.

La poésie du travail a quelque chose d'encyclopédique. Elle témoigne de métiers de toutes sortes, comme on le voit dans cette anthologie, dont certains aujourd'hui disparus. Elle est bien en cela une littérature « de circonstances », fortement contextualisée, témoin de la micro-histoire et, à travers elle, d'évolutions historiques de plus grande ampleur. Ainsi, certaines figures, comme le laboureur ou le forgeron, essentielles jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, deviennent ensuite plus rares, ou se modernisent (de même, en peinture, le laminoir de l'aciérie a-t-il remplacé la forge de village). À l'inverse, on voit au cours du XIX<sup>e</sup> siècle apparaître des figures nouvelles, telle celle de l'ouvrier d'usine ou de l'employé de bureau, celle, aussi, du travailleur précaire (saisonniers, journaliers, intérimaires, aujourd'hui stagiaires).

Mais ce caractère « circonstanciel » n'interdit pas une portée allégorique. Ainsi des figures de constructeurs (les maçons de Charles Poncey ou de Nazim Hikmet, les charpentiers de Walt Whitman ou de Max Elskamp), qui mettent en avant la dimension créatrice du travail, sa puissance de conquête sur les éléments. Ou encore la figure du forgeron (chez Rimbaud, Verhaeren, et tant d'autres), peut-être la plus riche du point de vue symbolique, artisan et démiurge, puisant dans les mythologies la force dangereuse de celui qui travaille le feu,

transforme la matière et forge les armes. Cette dimension allégorique peut faire perdre en réalisme : c'est le cas pour le berger et la bergère, personnages centraux de la pastorale, qui ne visait pas à témoigner d'une réalité, mais à poser l'exemple d'un mode de vie idéal (idyllique), en harmonie avec la nature. En contrepoint, la figure du laboureur a connu une évolution plus complexe : entre modèle d'une vie vertueuse (on l'a vu avec Virgile, on le retrouve chez La Fontaine) et image de la fatalité humaine, Sisyphe soumis au recommencement sans fin de la bataille contre la terre, gueux parmi les gueux ; entre emblème de la révolte contre les injustices (par exemple dans *Le Travail du batteur de grains* [*The Thresher's Labour*] de Stephen Duck en 1730 ou dans un poème de Gottfried August Bürger intitulé « Le paysan à son très vénéré tyran » [*Der Bauer An seinen Durchlauchtigen Tyrannen*] en 1773) ou, après les révolutions du XIX<sup>e</sup> siècle et l'essor du monde ouvrier, évocation nostalgique d'un monde en train de disparaître.

La poésie du travail noue ainsi dans bien des cas la dimension mythique et la dimension politique. La figure du tisserand est elle aussi représentative de cette stratification imaginaire : elle renouvelle à l'époque moderne celle la tisseuse, en gardant l'épaisseur mythologique de la figure féminine (celle qui tisse la vie et la mort, comme les trois Parques, et celle qui tisse le récit, comme Pénélope dans l'*Odyssée*), tout en symbolisant les désastres humains de l'ère industrielle et la révolte contre la mécanisation. Les « Tisserands de Silésie » [*Die schlesischen Weber*], écrit par Heinrich Heine en 1844 et qui connut un succès international immédiat, en est une illustration exemplaire.

### **Le travail comme valeur**

Peut-on dire qu'il n'y a pas de poésie du travail qui ne soit politique ? Il me semble que oui, car parler du travail, du rapport au travail, c'est engager une conception de la société. L'étymologie du mot, dérivé du nom d'un instrument de torture, le « *tripalium* », fait si bien écho aux récits de la fin de l'âge d'or, où l'arrivée du travail marque la rupture d'une relation harmonieuse avec la nature (la punition divine d'un travail « à la sueur de ton front » dans la version biblique du mythe), qu'elle en fait oublier l'opposition plus subtile, présente dans de nombreuses langues, entre l'ouvrage / l'œuvre et le labeur. Remarquablement analysée par Hannah Arendt dans *Condition de l'homme moderne* (*The Human Condition*, 1958), la distinction entre l'homme créateur, celui qui œuvre et fabrique (l'*homo faber*), et l'être réduit à l'état de bête par un travail avilissant (l'*animal laborans*) permet de penser les contradictions et les enjeux de la relation des hommes et des sociétés au travail. Il n'est donc pas étonnant que la littérature, et singulièrement la poésie du travail soient traversées par cette opposition : la

dénonciation d'un travail épuisant, voire meurtrier, et la louange d'une activité féconde (le « travail », c'est aussi l'enfantement).

Mais cette fécondité peut s'entendre de différentes manières. L'idée morale que le travail est en soi une valeur parce qu'il « éloigne de nous trois grands maux, l'ennui, le vice et le besoin », comme le résume Voltaire en conclusion de *Candide* (1759) est une proposition récurrente depuis l'antiquité, très présente dans les manuels pédagogiques (occasion de rappeler qu'il y a longtemps eu une culture populaire, parce que scolaire, de la poésie du travail), et souvent glosée, comme en témoignent ces vers du poète parnassien (et plus tard académicien) Jean Aicard : « Songe, ô rêveur lassé de vivre, / Que le travail sacré délivre / L'homme de tous les maux humains ! » (« Le bon travail », *Le Dieu dans l'homme*, 1885). Le travail des champs, inscrit dans le rythme de la nature, est présenté comme source de sagesse et de vertu ; de même le travail artisanal, qui donne le goût de l'accomplissement de soi à travers celui de l'objet. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, le saint-simonisme littéraire développe une poésie plus politique, où la vertu du travail tient à son utilité sociale : il permettrait à la fois de trouver sa place dans le collectif et de le construire. Mais le capitalisme, qui met la production de biens au centre de son système de valeurs, tend à survaloriser le travail, à en faire une fin en soi ; de ce fait, la plupart des textes qui en font l'apologie ne prennent en considération, ni la réalité sociale, ni la réalité du travail, mais en font la base d'un ordre moral – que cette approche ait été partagée par les régimes autoritaires du XX<sup>e</sup> siècle peut expliquer la désaffection pour le thème, à l'échelle internationale, dans la deuxième moitié de ce siècle.

La ligne de fracture passe donc souvent par la représentation des conditions de travail. De nombreux textes sont là pour dire l'intolérable : l'enfance perdue, la faim, le chômage, la maladie, l'accident, la vieillesse, les rythmes insupportables qui décalent le temps du travail et le temps de la vie. Beaucoup s'arrêtent au constat de la misère sociale, le registre pathétique devant amener la prise de conscience et la solidarité. Mais les textes plus militants complètent cette dénonciation par une analyse politique et des revendications : les poètes des années qui précèdent la révolution de 1848 (comme Pierre Dupont en France, ou ceux qu'on appelle « les poètes du Vormärz » – d'avant mars 1848 – en Allemagne, proches de Karl Marx : Ferdinand Freiligrath, Georg Herwegh, Georg Weerth) font le choix du travail comme fondement de l'union des travailleurs ; ils mettent en scène la violence des rapports de classes, exigent la justice sociale, en appellent à la grève. L'usage fréquent du « nous » montre qu'il s'agit de construire une conscience commune du pouvoir que donne le travail, dont les ouvriers ont en fait la maîtrise. Cette poésie du travail a des accents explicitement révolutionnaires, que l'on retrouve, dans les années 1910-1920, chez les poètes expressionnistes ou les futuristes russes,

et dont témoigne aussi la floraison de la chanson de lutte (l'explosion des chorales ouvrières à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la première compilation, en 1909, du « *Little Red Songbook* », livre de chansons du syndicat IWW [*Industrial Workers of the World*], par exemple).

Au-delà d'une vertu morale ou d'une valeur sociale, il y a donc un enjeu politique, qui passe par la construction du collectif, mais aussi par la revendication du travail comme acte ayant du sens. La révolution industrielle a produit, dès avant la mise en place d'une « organisation scientifique du travail » (dont Frederick Winslow Taylor est, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le promoteur le plus connu), une disqualification de la pratique artisanale, qui accompagne la fabrication de l'objet, au profit de l'efficacité productive, qui la fragmente. Contre cette aliénation que constitue la dissociation des tâches, nombre de textes affirment et défendent une fierté du travailleur, insistent sur la nécessité de redevenir acteur de son travail, sur la capacité collective à faire œuvre, ou encore sur le savoir-faire, la qualité du geste ; comme l'artisan avec son outil (par exemple la célèbre chanson qu'en 1839 le tisserand Magu dédie « À ma navette », et qui serait, selon le dictionnaire Maitron, « l'une des premières œuvres consacrées à l'exaltation d'un instrument de travail manuel »), le travailleur industriel revendique un rapport privilégié de complémentarité, voire de fusion avec sa machine (c'est un thème important de la poésie ouvrière des années 1920).

Moins explicitement politiques, les poètes réunis ici témoignent d'une crise, celle de l'emploi, mais aussi celle du travail comme valeur : épuisement, souffrance, perte de sens, aliénation ; reconversions forcées, précarisation, chômage, délocalisations ; peur au travail ou peur de le perdre ; combat de chacun contre tous. La parole collective s'y fait rare : les luttes sont des souvenirs, ou semblent perdues d'avance, ou ne relèvent plus que de la résistance individuelle, tout comme la solidarité. Écriture résignée, plutôt que mélancolique (on trouve finalement peu de textes pour regretter des modes de vie antérieurs). Écriture souvent politique, mais rarement engagée, si ce n'est par la première personne, qui domine largement.

### **Écrire le travail**

Même à la première personne, la poésie du travail est donc, foncièrement, une poésie du collectif (et, comme le souligne Olinde Rodrigues en 1841 dans l'introduction de *Poésie sociale des ouvriers*, première anthologie du genre en France, la poésie produit du collectif). Mais à côté de ces enjeux politiques et sociologiques, la pierre d'achoppement reste de savoir comment dire le travail en lui-même, le travail comme acte : parler du travail, c'est souvent parler autour du travail, des conditions de vie, des jardins, des moments où, paradoxalement, le travail s'interrompt. La question vaut pour tous, même si l'on veut opposer les « poètes ouvriers » et

les observateurs : celle qui consiste à transcrire pour l'autre une expérience. C'est donc le corps qu'il faut faire entrer en poésie, un corps contraint, *a priori* inesthétique. En contrepoint des corps usés et déformés par le travail, mécanisés par la machine, on montre la noblesse des mains, leur usure, leurs blessures, on s'attache aux gestes, aux protocoles. C'est le corps qui permet de constituer le travail en expérience sensible : non seulement la perception de l'espace, parfois grandiose (l'usine moderne peut fasciner), plus souvent monotone, gris ; mais aussi un paysage sonore, que la poésie sait faire entendre. Et c'est par le vêtement qui accompagne le corps que Fabienne Swiatly restitue une vie, et des vies à travers elle, de travail.

Deux traits stylistiques majeurs traversent la poésie du travail, qui méritent d'autant plus d'être soulignés que la critique récurrente portée à l'encontre de la poésie ouvrière depuis le XIX<sup>e</sup> siècle repose sur l'accusation d'un défaut d'invention, d'une prédilection pour les modèles.

L'usage poétique de la répétition (refrains, anaphores, rimes, etc.) est une première caractéristique : tout en rappelant la longue tradition de la chanson, forme par excellence de la poésie du travail (qu'elle ait pour fonction de rythmer la pratique ou de fédérer les métiers et les travailleurs par l'énonciation collective), la répétition est le procédé le plus efficace pour faire éprouver par le lecteur le caractère répétitif et sans fin du travail. Formellement proches, l'énumération ou la liste, le catalogue (de *La Chanson de chaque métier* de Charles Poncey en 1850 à *L'Ode à chacun* d'Henri Pichette en 1960) font partie d'une rhétorique de l'hommage qui fait accéder le travail à une forme d'universalité et constitue chaque travailleur comme une part d'humanité.

Par ailleurs, la poésie du travail est souvent le lieu d'une réflexion sur le langage qui vient déranger nombre de présupposés sur la nature de la langue poétique. À côté de la métaphore, aux effets souvent pathétiques, qu'affectionne le XIX<sup>e</sup> siècle (l'usine-vampire, l'ouvrier-machine), s'impose progressivement la nécessité d'une adéquation entre le quotidien évoqué et l'écriture pour le dire : l'absence d'images, l'introduction d'un vocabulaire spécifique, technique, la prédominance d'une langue simple, voire pauvre, constituent chez de nombreux poètes un choix manifeste, devenu prégnant dans la poésie récente. L'introduction de la langue des travailleurs, qu'il s'agisse des argots ou des parlers populaires, est un autre enjeu de taille, quand on connaît l'importance de la thématique du silence, celle du travail comme lieu de la « parole humaine abolie » (Émile Verhaeren, « Les Usines »). Contre ce silence aliénant, Maïakovski, Hikmet, Neruda avaient choisi d'être la voix des sans voix, et l'on retrouve chez les poètes actuels l'idée qu'il faut sortir les travailleurs de l'invisibilité.

On est frappé aujourd'hui au contraire par la prédominance du discours. La poésie se met, littéralement, à *parler* du travail, témoignage direct ou rapporté laissant place au dialogue, au

récit de vie, ou s'engageant, plus qu'à tout autre période, à la première personne. C'est aussi le rapport au travail qui a changé depuis le dernier tiers du XX<sup>e</sup> siècle, chacun sommé de concourir, de « s'engager » individuellement (jusqu'à l'intériorisation malade que pointe avec humour Grégoire Damon). Parler au nom de l'expérience intime, pour qu'elle soit partagée, c'est aujourd'hui peut-être cela, l'efficace.

Dénoncer le travail comme aliénation, le défendre comme un élément constitutif de la société, montrer qu'il peut être force d'émancipation et de création. Quelques poètes (qui souvent renouent avec l'image de l'écrivain comme ouvrier) posent à travers cela la question de la fonction de la poésie et appellent les travailleurs à s'en saisir comme d'une langue commune (« Le travail, dit Lucien Suel, est l'autre nom de la poésie »). Mais en contrepoint, une autre tradition se dessine qui, de l'« *otium* », ce « repos actif » que défendaient les Latins, à la vie contemplative qu'exigent nombre de métaphysiques, du socialisme utopique à la littérature libertaire, vient frontalement questionner le présupposé que le travail serait une « valeur » : la force subversive de la poésie, comme le laissent entendre ici Dominique Massaut ou Natyot, ne tient-elle pas aussi à se faire *Apologie de la paresse* (Clément Pansaers, 1921) ?

Isabelle Krzykowski  
Université Grenoble-Alpes (Stendhal-Grenoble 3)  
Centre de recherche Imaginaire et Socio-Anthropologie (CRI / ISA)